

# RAOUL DAUBRY

par

**M<sup>lle</sup> Zénaïde FLEURIOT**

( Nouvelle édition )



Éditions Saint-Remi

– 2007 –



## I

Le lundi était le jour de réception choisi par Mme Guerblier, veuve d'un chirurgien illustre dont le monde médical portait encore le deuil. Mme Guerblier habitait depuis un mois environ un charmant petit hôtel du boulevard des Invalides.

Devant le grillage de fer qui fermait la cour de Mme Guerblier, deux équipages bien différents d'aspect s'étaient arrêtés à quelques minutes d'intervalle.

L'un était un fiacre de l'Urbaine d'où était descendue une femme aux cheveux grisonnants, modeste dans sa tenue, dans sa toilette, dans ses allures, et cependant marquée au coin de cette distinction personnelle qui se passe des artifices de l'extérieur.

Elle était entrée avec un air d'habituée et avait disparu dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

L'autre voiture était un coupé de très grandes proportions.

Il en descendit deux dames d'âge moyen, vêtues avec richesse, mais d'une façon bien dissemblable. L'une portait une toilette d'une élégance écrasante, qui, aussi bien que la couleur de son teint un peu olivâtre et l'éclat de ses yeux noirs, révélait sa qualité d'étrangère ; l'autre était un de ces types de l'élégance à la fois classique et inimitable qui reste l'apanage de la Parisienne pur sang.

La dame au teint olivâtre, de quelques années moins âgée que sa compagne, la suivit dans le vestibule, où, avec l'aide du valet de pied, elle se débarrassa d'une partie de ses riches fourrures.

« Nous nous sommes trop pressées, dit la Parisienne en jetant un coup d'oeil sur le portemanteau vide.

— Nous attendrons, » dit philosophiquement l'étrangère.

Et elles entrèrent dans le salon.

« Qui annoncerai-je à madame ? demanda le valet de pied avant de laisser retomber la portière.

— Mme Diégo de Santa-Lucia.

— La marquise de Valnoy,» répondirent deux voix d'intonation bien différente.

Le domestique disparut et reparut presque aussitôt, avant même que les visiteuses eussent choisi définitivement leurs sièges.

Mme Guerblrier, légèrement souffrante, n'avait pas encore quitté son appartement ; elle priait ces dames de l'attendre quelques minutes.

«Toujours la même ! dit la Parisienne blonde en se laissant tomber dans un large fauteuil ; il n'y a pas moyen d'obtenir qu'elle ne fasse pas attendre.

— Sa santé est cependant devenue bien meilleure, je crois, madame, dit la dame étrangère en très bon français ; c'est du moins ce qu'elle m'a fait écrire quand elle a appris que mon mari devenait ministre plénipotentiaire à Paris.

« Sa maladie était nerveuse sans doute ?

— Oh ! je vous en réponds, tout ce qu'il y a de plus nerveux. Le mieux extraordinaire qui s'est opéré dans sa santé s'est déclaré au moment où l'héritage des colonies lui est tombé des nues. Malheureusement la mort de son mari est venue enrayer quelque temps ce mieux subit.

— Comment a-t-elle supporté ce coup, qui était affreux ?

— Mais fort bien, beaucoup mieux qu'on ne l'eût pensé. Chose étrange ! quand cet illustre et bon docteur vivait, elle se complaisait dans ses maux, dans ses esclavages ; il ne pouvait rien obtenir du côté de la raison. Depuis qu'il est mort, elle a adopté un système contraire : elle a voulu jouir de sa fortune, et le résultat a été la guérison.

— Complète, madame ?

— Oh ! il y a des rechutes. Quand son fils, qui est son idole, se fait donner sur les doigts, quand on demande en mariage sa fille, qui est sa garde-malade, alors elle retombe dans ses langueurs, et la maison se ferme.

— Elle est jolie, sa maison ?

— Oui, c'est une bonbonnière élégante. Combien je préférerais son grand appartement de la rue de Lille ! Mais il y avait là des choses qui lui prenaient sur les nerfs : la petite cour où passaient les pauvres clients du docteur Guerblier, la salle des opérations, mille souvenirs enfin qu'elle s'est empressée de secouer.

— Des souvenirs très désagréables, en vérité, » dit l'étrangère, qui avait frissonné sous ses fourrures.

La physionomie légèrement moqueuse de son interlocutrice s'attendrit tout à coup, et certainement une larme mouilla sa paupière blonde quand elle répondit :

«Ce sont de grands souvenirs, madame : le souvenir de la charité infatigable de cet homme de cœur, de ce grand savant qui s'appelait le docteur Guerblier.

— Vous m'avez toujours inspiré un certain regret de ne pas l'avoir connu. A Luxeuil, où j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance, vous m'en parliez avec une sympathie que la mort n'a pas refroidie, il paraît.

— Madame, je lui dois l'allègement de la plus grande souffrance de ma vie. Je n'ai pas à cacher infirmité de mon fils...

— Non, puisqu'elle ne l'empêche pas d'être charmant.

— Je ne dis pas ; mais enfin il est venu au monde bien délicat, et la jambe déviée. Tous les

médecins le condamnaient à l'immobilité, je le voyais irrémédiablement infirme et menacé même dans sa vie par une existence de réclusion absolue. Désespérée, je m'adressai au docteur Guerblier. Il me témoigna une compassion profonde ; il étudia la constitution, l'état de mon enfant comme s'il eût été le sien propre, et, après des mois de préparation, il lui fit subir une opération qui a réussi autant qu'il était humainement possible qu'elle réussît, et il lui a continué ses soins jusqu'à l'heure de la guérison parfaite. Depuis ce temps, je l'ai considéré comme un ami, comme le meilleur de mes amis, et j'ai entretenu avec sa famille les

relations les plus cordiales. J'aime surtout sa fille, qui lui ressemble et qui a souffert plus que personne des travers d'esprit de Mme Guerblier. Je l'avoue, je me suis réjouie à cause d'elle surtout de l'amélioration subite survenue dans la santé de sa mère. Vraiment, il était très pénible de voir clouée à une chaise longue cette enfant qui est bien l'incarnation du dévouement placée auprès de l'incarnation de l'égoïsme. Maintenant, si Berthe n'a pas plus de liberté, elle ne souffre pas d'une réclusion dont sa santé n'aurait pas manqué de se ressentir.

— Est-elle jolie ?

— Oui, à la façon de son père, auquel elle ressemble trait pour trait. »

L'étrangère sourit avec finesse.

« En ce cas, dit-elle, il n'y a pas besoin de se lamenter sur son sort ; au premier jour, elle se mariera, je connais dans notre famille plus d'un jeune homme qui... »

Mme de Valnoy laissa échapper un geste d'impatience.

« De grâce, madame, ne pensez pas à marier Berthe, dit-elle ; son père l'a promise, je dirai plus, fiancée à un jeune homme charmant, le plus distingué de ses élèves, M. Raoul Daubry, et elle n'en épousera point d'autre.

— Pourquoi le mariage ne s'est-il pas fait ?

— Parce que Mme Guerblier y était opposée. M. Guerblier, ne pouvant vaincre les résistances capricieuses de sa femme, allait passer outre quand la mort l'a surpris.

— Et maintenant ?

— Et maintenant M. Daubry attend qu'il plaise à la mère de Berthe de changer d'avis.

— Et ma petite cousine ?

— Votre petite cousine, qui est engagée et par son cœur et par la promesse de son père, attend également qu'il plaise à sa mère de la laisser libre. C'est une enfant sérieuse, raisonnable, qui ne se résignera jamais à user des grands moyens vis-à-vis

de sa mère, mais qui ne se laissera pas imposer un autre mariage que celui qu'a désiré et approuvé son père.

— Et quelles raisons Mme Guerbliey donne-t-elle actuellement à son refus ?

— Elle en a vingt. D'abord M. Daubry, non seulement a très peu de fortune personnelle, mais il a de plus une sœur tout à fait à sa charge ; ensuite il est d'un caractère qui ne lui convient pas à elle ; enfin elle ne veut pas pour gendre un médecin. Je vous le répète, elle a vingt raisons de cette force-là à donner aux amis de la famille Daubry qui la supplient de ne point défaire ce que son mari a fait. La vraie raison est qu'elle veut conserver le plus longtemps possible près d'elle sa dévouée garde-malade, et aussi qu'étant très ambitieuse pour son fils, elle désire que Berthe fasse un mariage brillant, dont les avantages rejailliraient sur M. Maurice, qui, il faut bien le dire, se recommande très peu par lui-même lorsqu'il s'agit de cette chose grave qui s'appelle un mariage. »

Comme elle parlait ainsi, la portière s'entr'ouvrit, et la dame arrivée en fiacre entra dans le

salon. Elle était myope très probablement, car, après avoir salué légèrement, comme des étrangères, les personnes présentes, elle s'assit à l'écart, et il fallut que la marquise de Valnoy, éloignant plusieurs sièges, se rapprochât tout près d'elle pour lui dire :

« Madame Parajoux ne me reconnaît donc pas ? »

Un charmant et très jeune sourire éclaira la figure de la dame. Elle serra la main qui lui était tendue.

« Voilà un des plus vilains tours que m'aient joués mes yeux, dit-elle ; dans la rue, je méconnaîtrais mes enfants ; mais ne pas reconnaître dans un salon Mme de Valnoy, c'est absolument impardonnable. Je vous assure, madame, que mes filles ne me le pardonneront pas.

— Et comment vont-elles vos charmantes filles, madame ?

— Fort bien. Elles sont toujours tout ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus dévoué.

— Les dignes filles de leur mère, pour tout dire. Elles sont liées de plus en plus avec Berthe Guerblrier, je crois ?

— De plus en plus, et cela à l'instigation de Charlotte Daubry, qui ne doute pas qu'elle est pour quelque chose dans le nouveau prétexte allégué par Mme Guerblrier pour refuser de sanctionner le mariage consenti par son mari.

— Ah ! je comprends. Les amies adoucissent pour Berthe ce que les décisions maternelles ont de cruel. Mais Mme Guerblrier reçoit encore M. Raoul, je suppose ?

— Oui, à cause de Charlotte qui l'amuse ; mais le moins qu'elle peut, et de la façon la plus désagréable. Si vous passez quelque temps à Paris, madame, vous le rencontrerez à un de ses lundis et vous pourrez reconnaître qu'un sentiment bien profond et bien vrai peut seul résister à de semblables procédés.

— Et que dit Berthe de tout cela ?

— Berthe souffre avec patience et soumission.

— Sa résistance toute passive ne sera donc jamais qu'un refus respectueux d'accepter une autre alliance ?

— Uniquement cela. Je l'ai vue un instant tout l'heure ; ma fille Geneviève réclamait une aquarelle prêtée il y a quelques jours ; ces choses prêtées et rendues nous donnent occasion de la voir seule. Elle m'a paru triste et ne découvre pas l'ombre d'un adoucissement dans les sentiments de Mme Guerblrier vis-à-vis de M. Daubry.

— En vérité, voilà des nouvelles qui troubleront les amabilités que je vais être obligée d'adresser à Mme Guerblrier. Depuis quelque temps, sa gracieuseté pour moi dépasse toutes les bornes, et il faut que je m'y montre sensible. Je ne sais à quoi attribuer ce regain de politesse dont elle m'accable.



— Elle a su que votre intention est de recevoir cet hiver. Berthe est déjà prévenue qu'elle devra accepter toutes vos invitations.

— Cela me charme, madame. Votre ami Raoul Daubry et sa sœur Charlotte seront également mes invités, et de cette façon les fiancés pourront se rencontrer. Que dites-vous de cette découverte ?

— Mes filles et Charlotte l'ont déjà faite, madame. Mme Guerblie a en elles de terribles adversaires.

— Les bons cœurs ! Mais il faut remettre notre conversation à plus tard. Je commence mes véritables visites d'arrivée la semaine prochaine ; j'aurai le plaisir de vous revoir. »

Mme de Valnoy regagna son fauteuil.

Mme Guerblie entra, suivie de sa fille.

Mme Guerblie avait la démarche onduleuse particulière aux créoles et aux femmes d'un tempérament maladif. La souffrance nerveuse semblait du reste ne faire qu'un avec son élégante personne. Son teint uni, aux tons d'ivoire, ses yeux cernés, son effrayante maigreur révélaient que son état de santé n'était pas absolument florissant, et d'un autre côté l'éclat de ses yeux, la vivacité de certains de ses mouvements témoignaient d'une somme de vie très réelle aussi.

Berthe Guerblie n'avait rien de flexible dans la taille, rien de positivement séduisant dans le visage. On aurait pu reprocher un peu de roideur à l'une, un peu de froideur à l'autre. Grande, droite, sérieuse, elle s'avancait couronnée de ses magnifiques cheveux noirs, protégeant en quelque sorte du regard cette mère à la taille frêle et ondoyante qui glissait sur le tapis devant elle. Or, c'était dans son regard qu'il fallait chercher Berthe Guerblie surtout lorsqu'elle en laissait jaillir ces lueurs douces et pénétrantes qui semblaient émaner directement de son âme, qui était très élevée, de son cœur qui était très profond.

Mme Guerblier témoigna une grande joie de revoir sa cousine d'Amérique, et une joie non moins grande de revoir la marquise de Valnoy ; en revanche, elle accueillit froidement Mme Parajoux, ce qui donna à celle-ci le loisir de s'entretenir avec Berthe. Leur conversation fut soudain interrompue par l'arrivée de deux visiteuses très loquaces aussi. Ces nouvelles venues eurent le talent de rendre Mme Guerblier à une certaine attitude languissante qui était sa pose préférée lorsqu'on parlait de choses qui ne l'intéressaient pas.

Cette visite, pendant laquelle Berthe dut remplacer sa mère qui semblait n'avoir plus de force que pour chuchoter avec la cousine américaine, cette visite fut courte, et Mme Guerblier reprit son animation pour reparler d'elle à Mme de Valnoy et à Mme de Santa-Lucia.

Mais le valet de pied annonçait :

« M. le docteur Raoul Daubry ! Mlle Charlotte Daubry ! »

Une charmante jeune fille qui n'avait rien d'égyptien ni d'américain, une vraie Française celle-là, aux cheveux châains, abondants et frisés, aux yeux bleus étincelants, au fin et ravissant sourire, un être rayonnant de jeunesse, d'intelligence et de charme, passa sous la portière et fut suivie par un homme à la taille élégante, mais un peu courbée, au visage pensif et sympathique.

« Ah ! Charlotte, que vous êtes fraîche aujourd'hui ! dit Mme Guerblier en regardant d'un air d'envie le riant visage qui se penchait vers elle.

— Madame, nous sommes venus à pied, répondit la jeune fille très simplement ; je me doutais bien que le vent m'aurait fardée. »

Puis elle se détourna, salua gracieusement à la ronde et alla s'engloutir dans un immense fauteuil.

« Pas là, pas là ! je ne vous vois pas, dit Mme Guerblier, qui avait répondu avec une indifférence glaciale au salut du jeune docteur Daubry ; mettez-vous là, en face de moi. Pourquoi n'êtes-vous pas venue hier me raconter quelque

bonne petite folie pour m'égayer, car j'étais en vérité bien souffrante et je m'en ressens encore aujourd'hui ? »

Et la langueur s'abattant de nouveau sur Mme Guerblier, elle se souleva avec peine pour prendre congé de la marquise de Valnoy et de Mme Parajoux qui s'étaient arrangées à sortir ensemble ; cela fait, sans attendre la réponse à sa question, elle se retourna vers sa cousine américaine qu'elle retenait chaque fois que celle-ci faisait un mouvement pour se lever, et recommença ses chuchotements.

Berthe, Charlotte et le docteur Daubry, respectant cette sorte d'aparté, se contentèrent d'échanger de loin en loin quelques paroles banales.

Les yeux bleus et rieurs de Charlotte se fixaient sur Mme Guerblier avec une expression à la fois câline et malicieuse qui était fort éloquente.

« Madame, si vous faisiez attention à nous, disait ce regard, si surtout vous daigniez vous apercevoir que mon frère que voici se trouve dans votre salon ! »

Mais Mme Guerblier possédait à fond les raisons de ses caprices apparents ; elle ne se départit pas de sa froideur qui frisait l'impertinence, et le jeune homme, lassé de son rôle muet, fit à sa sœur un signe qu'elle comprit, car elle se leva aussitôt.

Alors Mme Guerblier parut s'apercevoir de leur présence, et, embrouillant toutes ses phrases :

« Quoi ! déjà ! Charlotte, vous viendrez me faire de la musique. Berthe ne peut accepter votre invitation. Monsieur Daubry, je vous remercie du livre que vous m'avez envoyé ; on l'a égaré, mais je le ferai chercher. Monsieur votre beau-frère va-t-il mieux ? Ma fille, va donc chercher la petite miniature de ton père, je désire la montrer à ma cousine. Adieu, adieu ! »

Les Daubry saluèrent et sortirent par la grande porte, tandis que Berthe disparaissait par celle qui conduisait à l'appartement de sa mère.

A peine eurent-ils quitté le salon que Mme Guerblrier redressa vivement sa taille alanguie et, frappant sur la main de sa visiteuse :

« Mercédès, dit-elle, comment trouvez-vous ma fille ?

— Charmante, Léonora, charmante.

— Oui, oui, c'est l'avis général. Ah ! que je suis heureuse, doublement heureuse, de votre arrivée à Paris ! Chez vous, nous rencontrerons la société étrangère la plus distinguée et vous m'aidez à marier Maurice et Berthe, n'est-ce pas ?

— A Paris, les partis ne doivent pas manquer, ma chère, répondit évasivement l'Américaine.

— Oui et non ; mais il convient que j'élargisse le cercle de mes relations. Mon pauvre mari s'était empêtré dans une certaine société sérieuse, pas riche, point du tout ce qu'il me faut et où je ne vois pas de bons partis pour mes enfants. Aussi depuis sa mort j'ai fait de nouvelles connaissances, noué de nouvelles relations ; mais cela ne suffit pas. Les Français se défient des étrangers : on accepte de venir danser dans votre salon, mais on ne demande pas votre fille.

— Elle ne vous a pas encore été demandée, Léonora ?

— Oh si ! plus d'une fois, mais je suis difficile et je ne me priverai de ses soins que si je trouve un parti qui me convienne tout à fait. Son père était moins délicat ; il avait même arrangé je ne sais quelle sottise alliance à laquelle je n'ai jamais donné mon assentiment et à laquelle je ne consentirai jamais. La marquise de Valnoy ne doit pas ignorer cela : M. Guerblrier la prenait volontiers pour confidente. D'où la connaissez-vous, Mercédès ? Vous l'avez amenée dans votre voiture, m'a-t-on dit ?

— J'ai voyagé avec elle et son fils de Marseille à Cannes et à Nice, il y a trois ans, et je l'ai revue à Luxeuil. C'est une femme bien distinguée, de la vraie distinction française. Je l'ai rencontrée en visite tout à l'heure et, apprenant qu'elle serait venue vous voir si elle n'avait pas renvoyé sa voiture, j'ai offert de la conduire et elle a accepté.

— Pourquoi ne vous a-t-elle pas attendue ?

— Parce qu'elle désirait s'arrêter à l'église voisine, je crois.

— C'est une dévote, comme dit Maurice. Et il ajoute : une dévote française, ce qui est, il paraît, très sérieux. Naturellement il préfère les femmes franchement mondaines. Combien je regrette de ne pas vous le présenter aujourd'hui ! Il prétend que mon lundi est ennuyeux, qu'il n'y entend parler que de maladies, ce qui lui donne le spleen. C'est un charmant enfant.

— Ressemble-t-il à sa sœur ?

Mme Guerblrier fit un geste dédaigneux.

« Non, oh non il est plus élégant, plus spirituel, plus mondain, plus séduisant, plus gai. Il me ressemble. »

En ce moment, Berthe rentrait, une miniature à la main. Le visage de Mme Guerblrier, qui avait exprimé, en parlant de son fils, la plus orgueilleuse satisfaction, s'empreignit soudain d'une expression désolée qui avait plus de charme que de vérité.

« Le voilà, dit-elle en saisissant la miniature des mains de sa fille, le voilà, Mercédès, à l'âge où je l'ai épousé. Dans ce buste qui est là, dans l'angle, il est vieilli. Ici je le retrouve. Voyez, ma chère Mercédès, s'il n'est pas dans cette miniature le cavalier accompli qui a pu avoir assez d'empire sur moi pour me faire abandonner ma patrie, ma famille et, je le dirai, mes habitudes.

— Ah ! Léonora, vous avez toujours été Européenne de cœur ! s'écria Mme de Santa-Lucia.

— Oui ; mais si je n'avais pas eu cette forte inclination pour M. Guerblrier, je me serais mariée à un Virginien. Ils étaient au moins six qui espéraient bien que je n'épouserais pas ce Français. Ma chère, si je l'avais voulu, je serais devenue vicomtesse, marquise, peut-être ambassadrice. »

Et Mme Guerblrier poussa un profond soupir.

« Mon père a rendu son nom illustre, dit Berthe dont les yeux restaient tendrement attachés sur la miniature ; je suis très fière de le porter.

— Oui, oui, et moi aussi ; mais néanmoins, ma fille, je ne vous laisserai pas faire la folie que j'ai faite. J'étais sans parents, sans expérience, je n'attachais qu'une importance secondaire à la fortune et à tous les avantages qui en découlent, et si votre père n'était pas devenu tout à coup célèbre, j'aurais végété une grande partie de ma vie dans une position obscure qui eût été d'autant plus pénible que j'avais eu une jeunesse très brillante.

— Ma mère, il me semble que personne au monde n'a été plus entourée que vous.

— Vous êtes une enfant ; j'ai horriblement souffert du délaissement. Si j'avais joui plus tôt de la fortune personnelle qui m'est arrivée si tard, j'aurais mené une existence meilleure pour ma santé. J'aimais le monde : M. Guerblie ne le comprenait pas. Je raffolais des voyages : allez voyager avec un mari qui est membre de je ne sais combien d'académies et que tous les malades s'arrachent ! M. Guerblie ne m'a jamais appartenu pendant une semaine.

— Du moins, étiez-vous bien soignée, ma chère, dit Mme de Santa-Lucia.

— Soignée ! soupira Mme Guerblie. Ah ! Mercédès, que vous connaissez peu les médecins du genre de M. Guerblie ! A ces hommes-là, il faut de ces malades qui vous mettent à la mort, il faut des opérations, du sang, des horreurs enfin. Pour le reste, il n'y a pas à en parler. Au plus fort de mes malaises, savez-vous ce que me conseillait M. Guerblie ? « Levez-vous, me disait-il, marchez, mangez, ne prenez point de remèdes, et la guérison viendra. » Or je ne pouvais pas tenir debout, il me fallait une alimentation tout à fait particulière, la voiture la plus douce me rendait horriblement malade. Certes, il a été un excellent mari pour moi, j'étais libre comme l'air, mais il n'a jamais été un médecin.

— Mère, il vous donnait une consultation tous les matins avant de sortir, dit Berthe d'un ton de reproche.

— Ma fille, il me disait tout simplement : « Vous serez ou vous ne serez pas très fiévreuse aujourd'hui. » Enfin, pour tout dire, j'avais pris un autre médecin.

— Est-ce celui-là qui vous a guérie, Léonora ?

— Ma chère, je ne suis pas guérie ; les circonstances m'ont fait prodiguer des trésors d'énergie dont je paierai plus tard la dépense, voilà tout. A la mort de M. Guerblrier, il m'a fallu reprendre les rênes du gouvernement, m'occuper de ma maison, de mes enfants, de cet héritage. Je me suis reprise à vivre, à agir : il le fallait. Mais je sens revenir parfois l'épuisement interne qui est la véritable racine de mon mal. Berthe, il me semble que j'entends le pas de ton frère dans l'antichambre ; appelle-le. »

Berthe s'élança et appela deux fois : « Maurice ! »

Mais une voix moqueuse répondit :

« Ce n'est pas le lundi que je fais visite à Mme Guerblrier.

— Qu'il vienne ! qu'il vienne ! s'écria sa mère en trépignant d'impatience. Berthe, arrête-le au passage ! »

Berthe, qui était demeurée tout près de la portière, fit un pas dans l'antichambre et saisit par le bras son frère qui s'enfuyait.

« Viens, Maurice, murmura-t-elle à son oreille, on t'a entendu, il y a quelqu'un.

— Qui ?

— Une cousine de maman, Mme de Santa-Lucia ; tu ne peux échapper à cette présentation aujourd'hui. »

Il grinça légèrement des dents comme un enfant volontaire qui se voit obligé de se soumettre ; puis, se résignant soudain, il mit son chapeau à la main et entra dans le salon.

Oui, il ressemblait à sa mère, cet homme de trente ans qui en accusait à peine vingt-cinq ; il avait comme elle une taille d'une parfaite élégance, un beau visage pâle et presque souffreteux aussi. Du reste, tout dans sa personne révélait les

habitudes d'élégance les plus raffinées, et il drapait autour de lui avec une grâce inimitable une pelisse de fourrure.

Mme de Santa-Lucia accueillit avec une amabilité toute particulière le brillant jeune homme, ce que Mme Guerblie ne manqua pas de remarquer.

« Avez-vous eu beaucoup de monde, ma mère ? demanda Maurice qui jetait vers la pendule de longs regards sournois.

— Non, personne encore ; il est à peine quatre heures. Cependant il est venu cette petite dame qui demeure rue de l'Abbaye et qui a tant de filles.

— La mère de mon ancien ami l'architecte Parajoux ?

— C'est peut-être cela.

— J'ai vu aussi, reprit Mme Guerblie, et ceci est un oubli impardonnable, la charmante marquise de Valnoy, qui vient enfin passer l'hiver à Paris.

— Ah ! la marquise de Valnoy, cette mère modèle que mon père aimait tant et qui le lui rendait si bien ? Très charmante, en vérité ; je n'ai jamais compris qu'elle restât veuve et qu'elle posât en dévote. C'est tout, ma mère ?

— C'est tout.

— Et les Daubry, maman, vous les oubliez ? dit Berthe timidement.

— Les Daubry ! Ce nom éveille chez moi les plus cuisants remords ! s'écria Maurice de son ton léger. Ce pauvre Raoul ! je ne lui ai pas rendu une seule de ses visites. Quant à sa sœur, je ne crois pas l'avoir rencontrée depuis l'époque de ses robes courtes et de ses calembours. Elle demeure chez lui, je crois ?

— Oui, dit Mme Guerblie sèchement ; il l'a prise à sa charge. Il sera dit que ce bon jeune homme sera toujours la dupe de ses générosités.

— Ne le plaiguez pas ; il marche décidément sur les traces de mon père. Avant dix ans, il sera célèbre, tout le monde le dit. Ma cousine, permettez-moi de vous recommander le docteur Raoul Daubry. Si je n'ai pas le temps de le voir, j'ai



celui de lui envoyer bien des clients. C'est un scalpel qui fera parler de lui. Mais je prononce des mots effrayants, que vous n'êtes pas habituée à entendre. »

Comme il prononçait cette fin de phrase, la portière s'entr'ouvrit devant une véritable avalanche de visiteurs.

Mme de Santa-Lucia se leva.

« Je vous ai fait une bien longue visite, Léonora, dit-elle ; j'espère que vous me la rendrez. Nous parlerons de notre jeunesse et de nos enfants.

— Oui, Mercédès. Quel est votre jour ?

— Je n'en ai pas encore ; mais vous me trouverez tous les jours de trois à quatre heures. C'est par extraordinaire que je suis sortie aujourd'hui avant trois heures. »

Elle serra la main de Mme Guerbler et de Berthe et sortit du salon au bras de Maurice qui lui faisait la galanterie de la reconduire jusqu'à sa voiture.

Quand le jeune homme eut adressé son dernier salut, il remonta vivement le perron, et, souriant à sa sœur qui l'attendait dans le vestibule :

« Elle n'a pas l'air méchant, dit-il de son ton fat, elle n'est pas absolument laide ; mais quelle toilette, ou plutôt quel plumage ! Ces étrangères s'habillent-comme des marchandes de pommes. Eh bien ! où vas-tu, Berthe ?

— Dans le salon ; tu sais que maman n'aime pas à se trouver seule avec tant de monde.

— Je te proposerais bien d'y retourner aussi... une fois n'est pas coutume, mais à l'heure qu'il est je suis attendu. Dis donc, Berthe ? »

Il se rapprocha tout près d'elle, et sa figure hautaine et moqueuse prit une expression caressante.

« J'ai perdu au jeu hier au soir ; il me faudrait mille francs aujourd'hui pour aller au tir. N'as-tu pas un petit billet de mille à me prêter, ma sœur ?

— A te prêter, répéta Berthe en hochant la tête ; je sais ce que cela veut dire,

— Un jour ou l'autre je te rendrai, sois-en sûre ; tiens très bien ton compte, tu me le présenteras au bon moment, et en attendant donne-moi le billet.

— Je ne l'ai pas, Maurice ; il m'est tout à fait impossible de te donner une si grosse somme ; ma bourse est vide.

— Pas tout à fait. Voyons, une jeune fille ne va jamais jusqu'au fond de son porte-monnaie.

— Une jeune fille a ses dépenses, ses charités.

— Eh bien ! ma sœur, fais la charité à ton indigne frère, mets-moi au nombre de tes pauvres ; maman est occupée, et d'ailleurs elle est en économie ces temps-ci, il n'y a pas moyen de lui arracher un louis. Donne-moi quelque chose, *si peu que rien !* »

Berthe prit dans sa poche un porte-monnaie à fermeture d'acier, et l'ouvrant au large :

« Je n'ai que cela, dit-elle.

— Quoi ? Voyons ! »

Et Maurice glissa son doigt ganté dans l'ouverture béante et tira, une à une, six pièces d'or.

« Cent vingt francs ! dit-il avec un mouvement dédaigneux des lèvres ; tu es misérable, ma sœur. Me les donnes-tu ?

— A la condition que tu n'oublieras pas de m'accompagner demain.

— Où ?

— A Saint-Germain-des-Prés.

— Bon Dieu ! pourquoi faire ?

— Maurice ! dit la jeune fille d'un ton pénétrant, as-tu déjà oublié que c'est demain l'anniversaire de la mort de notre père ?

— Eh ! oui, j'oublie volontiers les dates tristes. Tu me navres avec tes souvenirs, mais j'irai, même si tu me refusais ces malheureux cent vingt francs.

— Oh ! je le sais ! prends-les. »

Maurice fit glisser les louis dans la poche de son gilet, et embrassant Berthe :

---

« Tu es un petit trésor de sœur, dit-il ; non seulement je t'accompagnerai à Saint-Germain-des-Prés, mais j'irai voir tes amis Daubry que mon père aimait tant aussi, et que, parole d'honneur ! je ne connais plus. »

Et sur cette promesse, qu'il faisait à Berthe chaque fois qu'il lui empruntait de l'argent, il descendit le perron et monta dans le léger *dog-cart* qui l'attendait.